

ne pas jeter sur la voie publique

Tack

Le refuge





Tu décroches une
EXPO
+ 3 cases

7

Livre nous la

RECETTE

de ton plat préféré

6

**LA PANNE
D'ENCRE**

- 2
cases



Chante **Le Chasseur**
de Michel Delpech

Par dessus les champs, soudain j'ai vu...



Le dernier film
que tu as vu ?



8



Écoute le dernier
épisode de **PAGAILLE**
Un jeudi sur 2, 88.1



Dévoile nous ta **PLAYLIST**

C'est un peu comme se mettre tout nu...

4

IMPRO

dessine
ton/ta voisin.e
de droite
en 30s

Trou noir créatif
PASSE TON TOUR

9

19

On te
remercie
pour ta
lecture

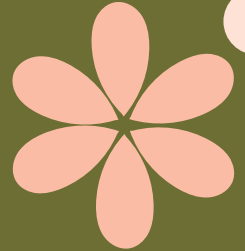
16

**Ton coup
de coeur**
du moment

MUSIQUE : SÉRIE

CINÉ, BD, LIVRE

3



LA MUSE

+ avance de 2 cases

Tu t'installes en terrasse
pour dessiner les passant.es
retourne à la case 4

10

20

Fais deviner le morceau
de ton choix en **RIANT**

15

**RETOUR A
LA CASE
DÉPART**

2

Interrogatoire
surprise !
Cite trois artistes
que tu aimes bien

Un producteur
veut t'exploiter

- 2
cases

11



Arrivée

14

UNPOPULAR OPINION

Donne nous une oeuvre
que tout le monde aime... et pas toi

1

Trou noir créatif
PASSE TON TOUR



ABONNE TOI
à @tack_journal
sur Instagram

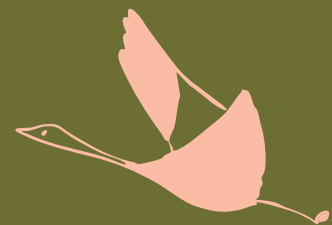
Cite un livre,
un film et un album
qui ont changé ta
vision du monde.

12

Improvise un slogan pour
ton mouvement artistique
IDÉAL



**Le grand
départ**



Édito

Dans un monde qui vacille sous le poids des crises – climatiques, humaines, sociales –, nous nous découvrons souvent sans abri face à l'incertitude. Pourtant, il existe un refuge, un lieu intangible et précieux où l'effondrement fait moins de bruit : la mémoire.

Elle est une boussole quand tout s'éparpille. Elle contient les récits de celles et ceux qui, avant nous, ont affronté des tempêtes, des exodes, des pertes. Mais la mémoire n'est pas qu'un inventaire de douleurs ; elle est aussi l'écho des renaissances, des solidarités retrouvées, des printemps inattendus. Elle est une lumière vacillante, certes, mais suffisante pour éclairer la marche de ceux qui refusent d'abandonner.

Pourtant, ce refuge est fragile. Délaissée, manipulée ou effacée, la mémoire s'effrite. Et sans elle, que reste-t-il de nos luttes et de nos espoirs ? Ce que nous vivons aujourd'hui trouvera sa place dans les archives de demain : une mosaïque de choix, d'engagements, ou d'abandons.

Alors, souvenons-nous. Non pour nous enfermer dans le passé, mais pour y puiser la force d'agir aujourd'hui et d'imaginer des lendemains vivables. Dans les souvenirs d'hier se cachent parfois les refuges de demain. À nous de ne pas les laisser s'éteindre.



Sommaire

Le refuge

Couverture
@arche_de_noee

01

Jeu de l'oie

02

Pagaille

03-04

Bouillon

05

Refuge

06

Le refuge, c'est les autres :
le processus de reconstruction
chez Mirion Malle

07

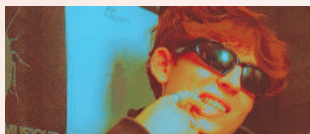
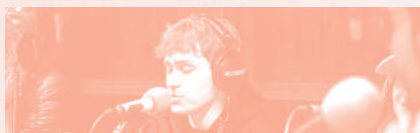
Jacaranda : L'arbre de mémoire

08

Poster

@Pénélope Pillas

09-10



Pour prolonger l'expérience TACK

<https://lejournaltack.com>



TACK



@tack_journal

Merci le Rap

Bien plus qu'un genre musical, le rap est une culture, une voix qui traverse les époques en portant les récits et les luttes de ceux qui l'écrivent. Depuis son émergence en France dans les années 80, le rap fonctionne comme une chaîne de transmission reliant plusieurs générations par la puissance des mots.

Le rap et le hip-hop de manière plus générale est une culture mondiale, un art qui se transmet par lui-même. Et ce dernier n'a pas la mémoire courte. De Sniper à Damso, en passant par Youssoupha, Prince Waly, Assassin et même par PNL ou Freeze Corleone, ces artistes font état d'un récit à la fois commun et personnel, intimement lié à l'Histoire et au devoir de mémoire.

Véritable puzzle culturel, le rap est un art profondément ancré dans la réalité sociale et politique. Dans cet écosystème où chaque génération influence la suivante, les rappeurs utilisent les références historiques participant ainsi à la construction d'une mémoire collective, qui elle, est bien loin d'être enfermée dans le respect d'une certaine rigueur académique.

A l'instar de Dinos, rappeur franco-camerounais, qui pose dès la première phase de son titre XNXX, une allusion non dissimulée à la relation néo-coloniale de la France et de l'Afrique : « Les Champs-Élysées brillent avec la lumière de l'Afrique » (2019).

Les rappeurs francophones pointent donc, sans ambiguïté l'institutionnalisation du racisme et la discrimination socioculturelle présente dans notre société. En 2016 Kalash Criminel déplore déjà, sur Sauvagerie #2, les lacunes d'une France passant sous silence un passé colonial honteux : « Ma prof d'histoire ne connaissait pas Thomas Sankara / Je trouve ça regrettable ». L'artiste congolais incite ainsi l'auditeur à aller au-delà de l'enseignement transmis par le système scolaire ou par les médias.

Mais ces références ne sont pas seulement une manière de rendre hommage à celles et ceux qui ont pavé la route pour les nouvelles générations : elles participent activement à la préservation de récits souvent invisibilisés et à faire entendre des voix qui autrement, seraient restées silencieuses. Avec le rap une autre histoire se fait alors entendre, celle des opprimés.

Avec son morceau 17 octobre, Médine évoque la date du massacre des manifestants algériens survenu à Paris en 1961 et orchestré par Maurice Papon, alors préfet de police de la ville.

De manière plus générale, l'artiste lève le voile sur les blessures encore béantes causées par l'occupation française : « 132 ans d'occupation française / Ont servi à remplacer nos cœurs par des braises ».

Du côté des belges, c'est la même chanson. Avec Kin La Belle (2017), Damso témoigne de son amour pour Kinshasa, capitale de son pays d'origine et dénonce le triste sort de la RDC, pillée pour ses richesses et exploitées par les grandes puissances économiques mondiales : « Les viols de la guerre, je m'en doute, t'ont fait du mal abondamment / Donald et toute la troupe, n'ont rien à battre évidemment. ».

En effet, que nous ont appris nos cours d'Histoire ? Nous a-t-on clairement exposé les conséquences de la colonisation, celle de la guerre d'Algérie ? Non, le programme scolaire se contente de balayer d'une phrase réductrice, l'importance des tirailleurs sénégalais durant la 1ère et la 2nde Guerre Mondiale. Et c'est ainsi que Booba nous rappelle dans 92i Veyron (2015) : « Les vainqueurs l'écrivent, les vaincus racontent l'histoire ». Les mots de Youssoupha sur Noir Désir (2012) « L'Histoire se répète, donc j'utilise les mêmes termes. » sont une manière sincère et violente de nous faire comprendre que tous les combats ne sont pas encore gagnés. A l'heure de la montée en puissance du fascisme, notre démocratie traverse des heures sombres et il est plus que jamais important de se remémorer les paroles d'Aimé Césaire "Un peuple sans mémoire est un peuple sans futur."

Depuis maintenant plus de 40 ans, le rap français, bien loin d'être figé dans le passé, est un héritage en mouvement. Il est un moyen puissant de résister à l'amnésie collective, tout en engageant une réflexion constante sur le passé, le présent et l'avenir de la société. Plus qu'un simple hommage donc, la transmission est une promesse : celle que le rap, fidèle à son essence, restera un espace d'expression, libre, engagé et intemporel.

Alors, merci le rap.



Viens écouter l'émission en direct !

Sur Radio Campus Bordeaux, 88.1



Crédit photo © Sourire Noir - TURF

L'après Népal

Cinq ans. Ça fait cinq années que le rappeur Népal a quitté ce monde, laissant derrière lui des œuvres orphelines et des fans endeuillés. Seulement, sa famille, son entourage, eux, sont toujours là et s'efforcent de faire perdurer sa musique et sa mémoire.

Népal est décédé le 9 novembre 2019, de causes inconnues. Son identité cachée le restera selon sa volonté, volonté qui était aussi de publier un album : Adios Bahamas, qui sortira ainsi le 10 janvier 2020. Une œuvre posthume qui aurait pu marquer la fin de Népal, mais qui n'a su que renforcer l'amour qui lui est porté. Adios Bahamas fut le premier projet abouti du rappeur à être publié sur les plateformes, marquant une réelle différence avec 2016-2018, une compilation de morceaux sortis avant 2019. Ce premier changement a contribué à ce que Népal soit encore un peu plus inscrit dans le patrimoine du rap français, et ainsi dans la mémoire collective. Cet effet s'est encore accentué avec les cinq morceaux supplémentaires que l'artiste avait finalisés, et qu'il prévoyait de sortir, toujours dans le respect de sa volonté, ils seront publiés du 28 septembre au 2 octobre 2020, à la fréquence d'un par jour. L'année 2020 sera ainsi la première sans Népal, mais marquera le début de son éternité.

En dehors de son œuvre propre, Népal recevra des hommages dans de nombreux morceaux, tels que Docu de Sheldon ou 444 vies de Sopico, deux membres du label qu'il a créé, la 75e session. On retrouve également des clin d'œil dans Avec moi de Limsa d'Aulnay, ou même dans le clip de Spécial de Laylow. Ces hommages traduisent un amour fort et surtout un respect envers la marque indélébile qu'a laissé Népal. Si cette marque ne peut pas être effacée, elle est renouvelée régulièrement notamment par des artistes en dehors de la musique et du rap.

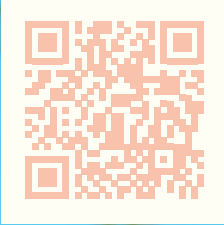
Par exemple, le collectif 12/12 Adios Bahamas, composé de trois artistes et fondé en 2021 rend hommage au rappeur et à son album posthume, en composant des dessins et des fresques, douze au total pour les douze titres de l'album. Ces fresques sont réalisées dans Paris, dans des lieux symboliques, avec plusieurs techniques telles que des collages, des textes, de la peinture, parfois accompagnés de la sœur de Népal. Ces fresques sont remplacées chaque année, et sont devenues des lieux de recueillement pour ses proches et ses auditeurs. La même année, le site 444nuits.com a été créé, pour rendre disponibles plus facilement ses projets, toujours gratuitement, y compris le téléchargement de ceux-ci. On y retrouve ce qu'il a réalisé en tant que rappeur sous le nom de Népal, mais aussi sous son ancien nom aka Grand Master Splinter, ou encore lorsqu'il était beatmaker et se faisait appeler KLM.

En parallèle de sa carrière solo, le rappeur parisien a fait partie de 2Fingz, un duo avec Doums, duo qui a sorti notamment La Folie des glandeurs en 2012. Doums a sans doute été parmi ceux qui ont le plus parlé de lui de son vivant et après, comme en interview ou sur les réseaux sociaux. En 2025, pour célébrer le cinquième anniversaire de son album posthume, sa famille a décidé de rendre son œuvre encore plus accessible, cette fois en streaming avec les trois projets datant d'avant son décès : 444nuits, 445e nuit et KKHISENSE8. Ce changement aura permis à tous les adeptes de rap de découvrir un peu plus celui qui restera gravé dans ce mouvement. Népal a marqué un grand nombre d'artistes et d'auditeurs tout au long de sa carrière et continue de le faire plusieurs années après son décès. Sa mémoire reste intacte et son œuvre demeure immortelle.

Nathan Greslon



BOUILLON



Refuge

Un refuge, un endroit accueillant où aller quand on veut se tenir à l'abri du monde.

Il y a beaucoup de refuges, comme les histoires qui racontent : il y a les abris créés et construits par choix, qui ont la forme d'une pièce, d'un lieu du cœur, d'une maison.

Parfois, le refuge peut aussi prendre une forme différente, il peut devenir une personne, un câlin, mais aussi une chanson, une passion, une activité.

Il y a ceux qui doivent construire un abri par nécessité, un abri de fortune pour quand il fait froid dehors et qu'ils n'ont nulle part où aller. Une pile de couvertures, un chariot plein de vêtements, une paire de chaussures dans le coin. Bien qu'il soit un refuge de fortune, cela ne signifie pas nécessairement qu'il est moins confortable : on fait tout pour le garder propre, pour l'aménager au mieux, pour le remplir des quelques choses que l'on a. On partage parfois notre refuge avec quelqu'un, pour le rendre moins froid et moins solitaire. Des personnes avec des parcours de vie différents, qui s'entrecroisent sous une couette, sur un drap, contre le mur autrefois blanc d'une gare, maintenant couvert de graffitis. Chacun avec ses fantômes, on se reflète dans les autres et on se renforce mutuellement.

Ce refuge, synonyme de famille, peut parfois devenir une prison, une cage sans barreaux mais dont on ne parvient pas à sortir. Alors on se convainc que tel est son destin, qu'il n'y a pas d'autre possibilité, d'autre chemin. On reste coincé dans la zone de confort, dans ce chaos qui est destructeur mais malsain et familier. Sortir de là signifierait s'ouvrir au monde, découvrir ce qu'on est au-delà de son propre personnage, faire face à ces fantômes qui se cachent sous les montagnes de couvertures, de sentiments, de pensées.

Mais sortir est parfois plus facile qu'on ne le pense : il suffit parfois d'un vent chaud, d'une vague différente, qui donne envie de se découvrir, d'aller dehors, de changer de musique.

Parfois, ça ne dure que quelques heures, parfois on ne peut pas revenir en arrière. On quitte un refuge pour en trouver un autre, où l'on peut être vraiment soi-même ou bien on devient refuge de soi-même, et on se serre plus fort pour faire face aux nuits les plus froides.



Green



Le refuge, c'est les autres :

le processus de reconstruction chez Mirion Malle

Mirion Malle est une autrice de BD française habitant à Montréal. Depuis 2013, elle se fait connaître via son blog de BD "Commando Culotte" qui soulève des questions féministes dans la culture populaire. Côté fiction, elle a publié trois romans graphiques aux éditions La Ville Brûle.

Comment se reconstruire à la suite d'événements traumatisants ? Pour Mirion Malle, une chose est sûre : on ne le fait pas seul.e. Dans ses œuvres, l'artiste-autrice accorde une grande place aux relations que ses personnages entretiennent aux autres. Elle y montre la nécessité d'une communauté pour s'en sortir, un lieu pour se sentir écouté.e, accepté.e, protégé.e ; en bref, la nécessité d'un refuge.

C'est cette idée qui anime ses romans graphiques, en particulier le dernier en date : *Clémence en colère* (2024). BD colorée, au style simple esprit cartoon, elle explore ce qu'il reste après des abus sexuels, et comment se relever. L'œuvre commence par un constat simple : Clémence est animée d'une rage constante. C'est cette colère qui lui permet de se battre et de défendre les autres, mais c'est également une colère qui ronge, qui englutit, qui ne lui laisse pas de place pour simplement exister. Pour y remédier, elle suit une thérapie de groupe pour victimes d'abus sexuels pendant 15 semaines, durant lesquelles elle peut échanger avec d'autres femmes sur la manière dont elles envisagent leur futur, malgré ce poids dans le corps.

"C'est peut-être ça le secret. Être en colère ensemble."

Ensemble. Un terme qui revient constamment. L'idée que, "ensemble", on sera toujours plus fort.e. Dans sa révolte, dans sa guérison, dans son esprit. C'est l'appartenance à un groupe qui est ici l'élément le plus important. Se réfugier auprès d'autres personnes qui nous soutiennent, qui nous comprennent. Avec ses amies, Clémence dispose de repères stables et solides, nécessaires pour se reconstruire sereinement. Elle peut partager ses doutes et ses peurs, demander de l'aide et souffler, et ainsi s'accorder de l'espace pour se relever. *"La thérapie, c'est vous qui la faites, ensemble."*

Au sein du groupe de parole se trouvent des femmes toutes différentes, mais avec des expériences semblables. Chacune partage ses ressentis, ses difficultés, ses victoires. Ce que l'on dit résonne chez une autre, et on se sent moins seule. Elles échangent, elles se rassurent, elles se maintiennent debout.

Cette reconstruction collective émeut, elle donne espoir en la puissance d'une communauté ; Clémence, au fil de ces semaines, change sa façon de voir ses traumatismes et ses émotions. Elle transforme le tout en quelque chose de beau et de puissant, simplement grâce à ces moments d'entraide avec ces autres femmes.

"Je crois que j'aurais juste aimé savoir ça plus tôt. Savoir qu'on se répare. Peut-être pas toute seule et sûrement pas facilement. Mais doucement et sûrement."

Cette bande dessinée met un point d'honneur à montrer que l'on peut, et l'on doit, espérer mieux. Que l'on peut essayer de reconstruire une vision plus saine des relations que l'on entretient avec les autres, de se faire davantage confiance, de se reconnecter à son corps. Pour Clémence, c'est Imane (sa "blonde", comme on dit au Québec) qui incarne cet espoir : une personne radieuse qui a pourtant connu des choses terribles, qui ne la hantent plus autant, qui aujourd'hui œuvre pour les autres et pour elle-même. En voyant d'autres avancer, on se dit que peut-être, nous aussi, on peut essayer de poser un pied par terre.

Une fois encore, Mirion Malle aborde avec brio le thème de la reconstruction, en plaçant la notion de communauté au centre de la question, en faisant un véritable refuge. De *Clémence en colère*, nous retiendrons ces maîtres-mots : sororité, révolte, espoir.

L.A. Schumacher

Jacaranda : l'arbre de mémoire

Huit ans après son premier roman, *Petit Pays*, Gaël Faye, auteur-compositeur-interprète franco-rwandais, nous offre sa nouvelle histoire, *Jacaranda*, prix Renaudot 2024. Un ouvrage paru en août dernier, qui aborde la question de la transmission intergénérationnelle, en racontant les traumatismes du Rwanda.



La quête de Milan

Jacaranda est un roman fictif pourtant frappant de vraisemblance, puisqu'il est porté par un événement tragique qui a bien existé : le génocide des Tutsi au Rwanda. C'est à travers les yeux de Milan que Gaël Faye nous raconte l'histoire d'un enfant métis franco-rwandais, qui vit en France et qui va entendre parler pour la première fois du pays de sa mère, le Rwanda, à travers les images sanglantes du génocide diffusées lors du journal télévisé. Un premier contact brutal qui va faire naître en lui de nombreuses questions qui ne feront que heurter le mur d'un silence familial. C'est au milieu de ce silence de plus en plus assourdissant que Milan nous embarque dans la quête de cette histoire qu'on ne lui raconte pas, mais dont il a hérité dans son sang. Le récit de sa mère, de sa grand-mère, de sa tante, de son oncle... Au contact de toutes ces générations, de Versailles Rive-Droite à Kigali, de Butare à Kiyovu, jusqu'aux rives du lac Kivu, Milan tente de percer les secrets du Jacaranda.

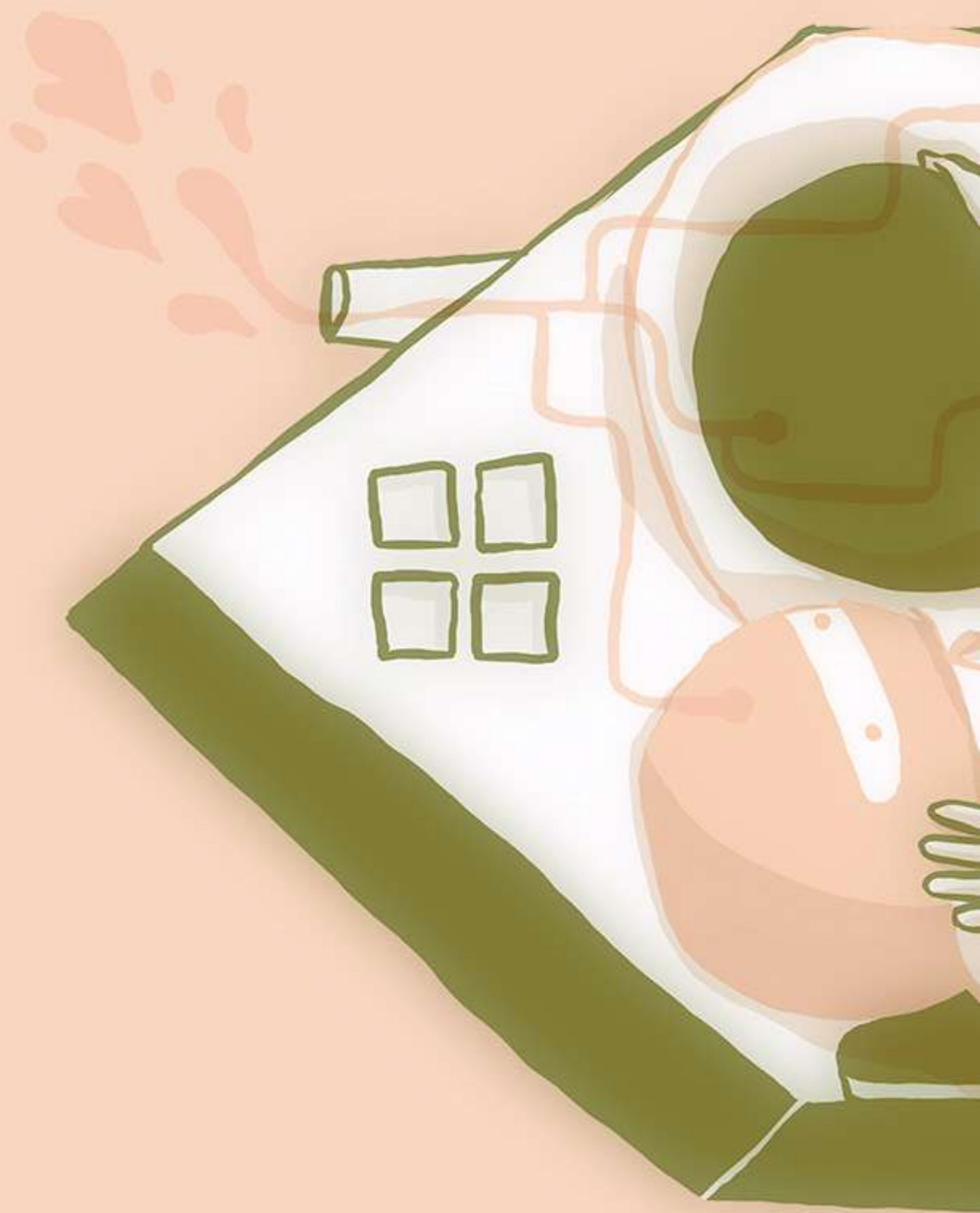


La transmission de la mémoire face au silence des survivants

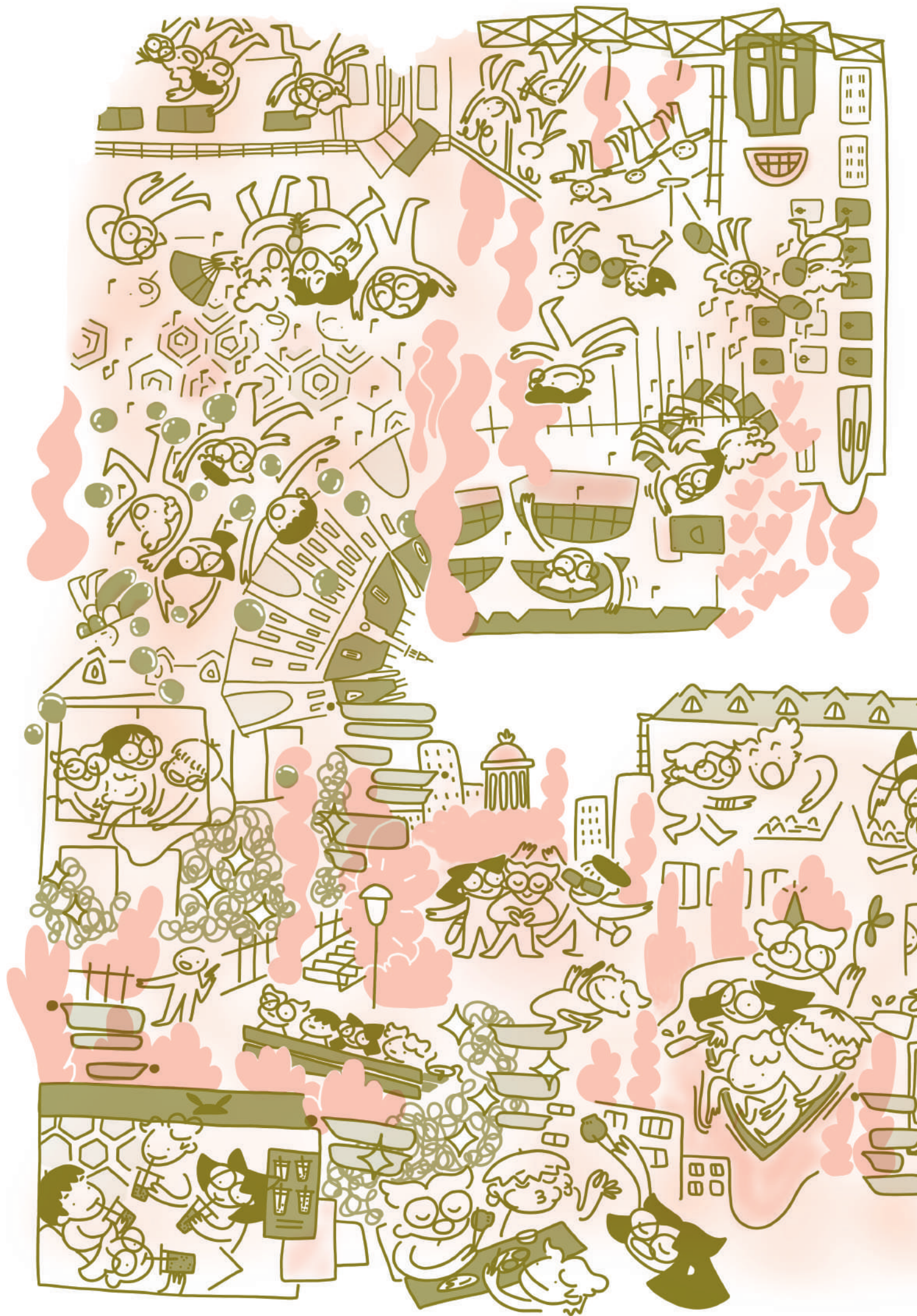
Le génocide des Tutsi a fait plus d'un million de morts en l'espace de trois mois (d'avril à juillet 1994). Quelques événements sont importants à rappeler, tels que l'instauration de la carte d'identité ethnique au Rwanda par le colonisateur belge dès 1931, dans le but de racialiser les Hutu, les Tutsi et les Twa qui appartiennent en réalité à une seule et même ethnie : les Banyarwanda. Ainsi que le début des pogroms anti-Tutsi en 1959. Ce sont des années de violences, de marginalisations, de discriminations et de propagande contre les Tutsi. Dans *Jacaranda*, Gaël Faye nous montre que plusieurs générations ont vécu cette période atroce, marquée par les tueries et l'exil. Nous retrouvons des personnages en souffrance, qui ont vécu des expériences si traumatisantes qu'il semble plus simple de ne plus en parler. Comme Venancia, la mère de Milan, qui ne parle jamais du Rwanda ou du génocide. On assiste au dialogue conflictuel entre deux générations : la plus jeune, qui se sent privée d'un morceau de son histoire, la plus ancienne, qui garde ses traumatismes enfouis dans le silence. Lors d'une interview dans l'émission. La grande librairie, Gaël Faye parle des conséquences du silence des survivants : "On cherche à protéger par le silence et on finit par insécuriser." Boris Cyrulnik, auteur qui a échappé au génocide juif et également présent sur le plateau, s'exprime aussi sur le sujet : "Si on parle, on transmet l'horreur, et si on se tait, on transmet l'angoisse." Alors comment transmettre ? *Jacaranda* nous place au cœur de cette articulation complexe entre différentes générations, les différents vécus, mais qui finissent tout de même par trouver un moyen d'évoluer ensemble...

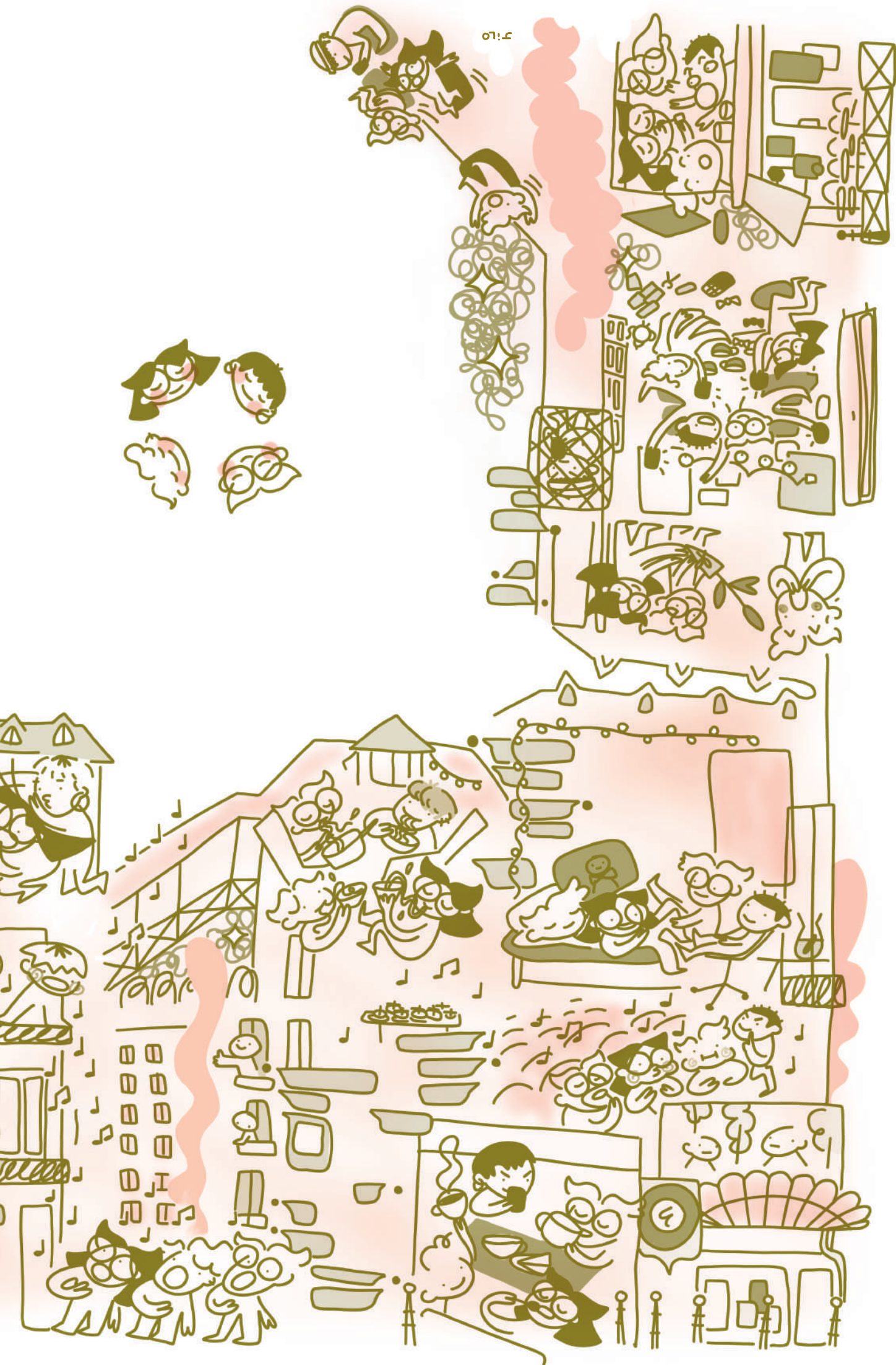
Amélie Laik

Pour aller plus loin : "Le génocide des Tutsi". In : Ibuka France. En ligne. URL : <https://www.ibuka-france.org/le-genocide-des-tutsi/>









Le Grand Vide : l'oubli, c'est la mort

Première bande dessinée de Léa Murawiec, l'autrice déploie une vision dystopique où l'existence dépend littéralement de l'attention des autres.

En 2021, Léa Murawiec a signé son premier album, *Le Grand Vide*, né d'une résidence à la Cité de la Bande Dessinée. Diplômée de l'École Estienne et passée par l'EESI d'Angoulême, elle revendique un style hybride, mêlant les influences de la bande dessinée européenne et des mangas. Sa patte graphique s'impose comme un mélange singulier : d'un côté, la ligne claire occidentale, influencée par des œuvres telles que *Jimjilbang* et *Citéville* de Jérôme Dubois ; de l'autre, un travail minutieux sur les trames droites et les volumes épurés, à la manière de l'artiste Yuichi Yokoyama. Son séjour à Shanghai a également enrichi son imaginaire, en aiguisant son intérêt pour les esthétiques urbaines et les thématiques sociétales. Au fil de dessins préparatoires, elle a esquissé les premiers contours de son univers graphique, peuplé de gratte-ciels oppressants. *Le Grand Vide* témoigne d'une maturité artistique détonante, où l'ambiance vertigineuse de cette mystérieuse ville se ressent dès la première de couverture. Son roman offre une critique sociale aiguisée, une maîtrise de l'écriture et de la mise en scène rare pour une première œuvre centrée autour d'une quête de reconnaissance autodestructrice pour sa protagoniste.

« Traîner en soirée Cakes & Chapeaux-pancartes. »

Manel Naher, une jeune bibliophile rêveuse, habite une ville tentaculaire où les gratte-ciels gigantesques côtoient des panneaux publicitaires insolites. Ces derniers ne vantent aucun produit, mais affichent les noms des habitants, criant leur existence. Dans cet univers déroutant, la « Présence » est une condition de survie : si personne ne pense à vous, vous disparaissiez littéralement.

Manel, désabusée, refuse de jouer le jeu de ce « personal branding » poussé à l'extrême dans une société obsédée par l'hypervisibilité. Elle préfère rêver avec un ami à une fuite vers le « Grand Vide », un lieu mythique et inexploré au-delà des limites de la ville, à la fois fascinant et potentiellement périlleux. Mais sa situation se complique lorsqu'une autre personne portant le même nom qu'elle capte toute l'attention. Après la mort d'une célèbre chanteuse homonyme, l'attention collective se détourne de Manel, rendant sa survie encore plus précaire. Elle doit alors redoubler d'efforts pour ne pas sombrer dans l'oubli avant de pouvoir concrétiser son projet d'évasion.

Léa Murawiec illustre avec une allégorie percutante les dérives de notre époque. Dans cet univers dystopique, l'attention des autres devient littéralement vitale, offrant une réflexion acerbe sur le besoin universel de reconnaissance. Manel incarne une rébellion silencieuse face aux normes sociétales écrasantes, mais cette résistance finit par se heurter à l'absurdité du système. Pour survivre, elle se résigne à des pratiques aliénantes : elle déambule avec une pancarte, participe à des soirées interminables où l'on répète son nom en chœur, et s'engage dans des actions de plus en plus extrêmes. Dans sa quête pour rester visible, elle se métamorphose, franchissant des limites qu'elle n'aurait jamais envisagées, quitte à repousser son entourage et à sacrifier une partie d'elle-même.

La mémoire dans la peau

Outre sa portée thématique, *Le Grand Vide* se distingue par une réalisation visuelle singulière, où le style graphique de Léa Murawiec donne la part belle à une minutie architecturale avec une mise en page parfaitement adaptée à la verticalité de son univers dystopique, où les perspectives vertigineuses de la ville soulignent son caractère oppressant et étouffant. Le découpage narratif alterne habilement entre des structures régulières et des compositions plus libres, offrant un rendu non conventionnel. La mise en case évolue constamment : d'un gaufrier asymétrique à une illustration centrale sans bordure, enrichie d'inserts et de dialogues, jusqu'à de grandes compositions foisonnantes en pleine page.

La palette chromatique, réalisée en risographie, joue un rôle clé dans l'ambiance de la bande dessinée. Dominée par des teintes froides et vibrantes, comme le bleu et le rouge, elle intensifie l'atmosphère de la ville tout en reflétant les états d'âme fluctuants de l'héroïne. Ces nuances incorporées dans les compositions en noir et blanc donnent à l'ensemble une profondeur visuelle remarquable. Si le style graphique peut dérouter un lectorat habitué à des approches plus classiques, Léa Murawiec se distingue par sa capacité à exagérer les expressions faciales et les mouvements des personnages. Ce mélange curieux entre influences cartoon et manga renforce l'attachement à Manel et à son entourage, tout en humanisant ces figures évoluant dans une ville froide et désincarnée.



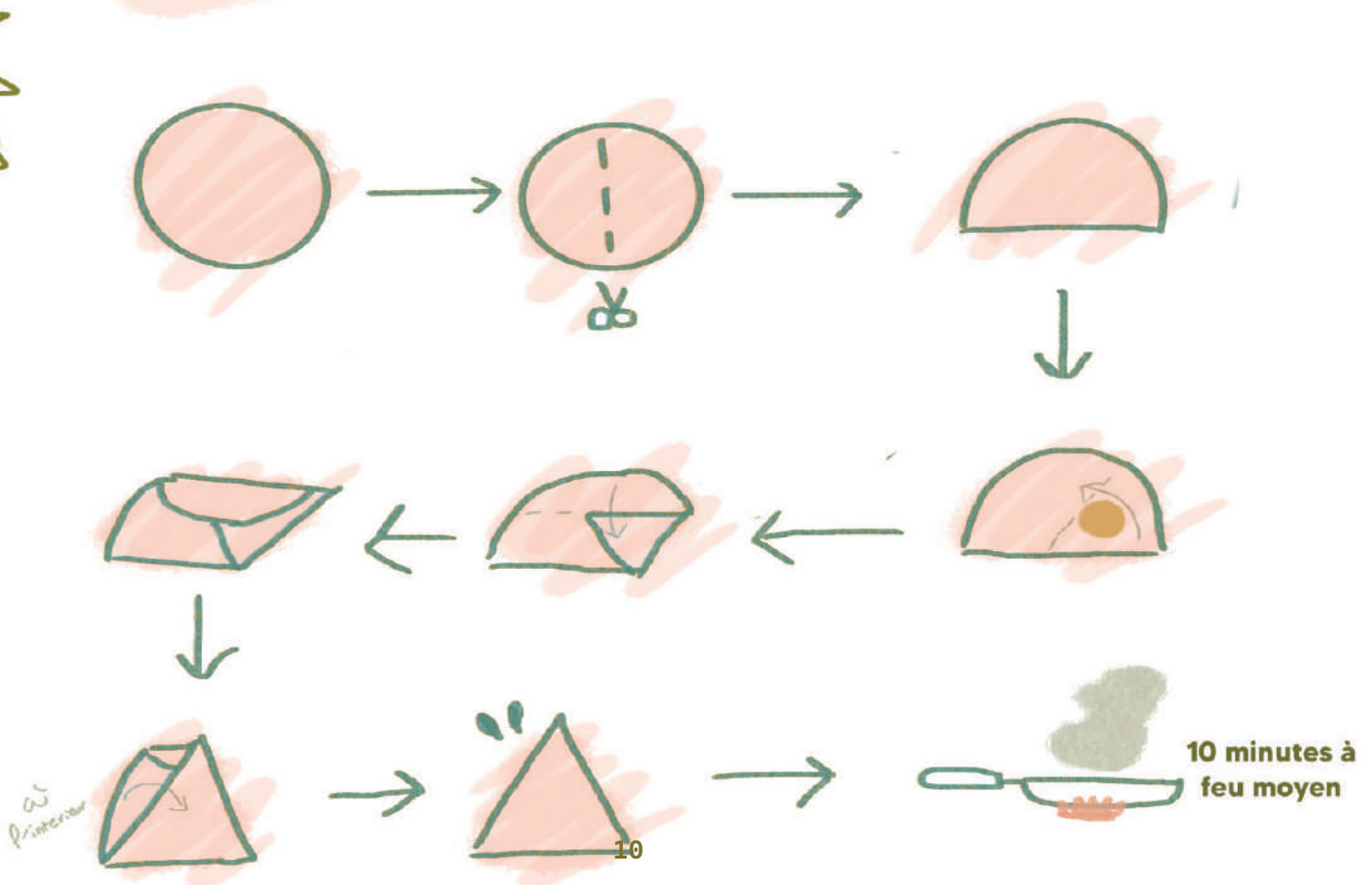
Théo Toussaint

A la Louche

Recette des briques



Tout écraser et mélanger puis place au pliage !



DeBÍ TirAR Más FOToS, l'hymne à Porto Rico

A Porto Rico, le tourisme et la gentrification menacent la population locale de remplacement, face à ces problématiques, Bad Bunny possède une solution : se souvenir.

La culture caribéenne, même ensevelie sous les gravats du capitalisme, ne disparaîtra pas tant que l'on se souvient d'elle. DeBÍ TirAR Más FOToS¹ (j'aurais du prendre plus de photos en français) est un hommage au pays natal de Bad Bunny, et à la préservation de sa culture. Benito Antonio, alias Bad Bunny, ne veut pas d'une commémoration posthume de Porto Rico, mais d'une célébration de son vivant.

L'album comporte 17 morceaux, aux sonorités hispaniques, telles que la bossa nova, le boléro, ou la salsa, présente trois fois sur l'album, dont l'introduction. Ce premier morceau est intitulé NUEVAYoL, qui signifie New York lorsqu'il est prononcé en espagnol avec l'accent caribéen. Avec ce titre, Bad Bunny répond aux rumeurs sur son américanisation, et renoue dès le début avec ses racines, une manière de dire : non, je n'ai pas changé. L'artiste est devenu un pilier de l'industrie musicale hispanophone, puis de l'industrie musicale mondiale, et a contrario de certaines stars, en a profité pour accentuer son engagement politique. Ainsi, il met son île dans la lumière avant lui, comme sur BAILE INoLVIDABLE, où il confie l'instrumentation à l'École Libre de Música Ernesto Ramos Antonini, située à San Juan, tout en gardant le refrain pour lui, « No, no te puedo olvidar ».

L'imagerie de l'album est axée autour d'un vieil homme caribéen, et du crapaud Sapo Concho, animal emblématique de Porto Rico. Ce vieil homme vit le changement de son quartier, le rock qui remplace le reggaeton, les portoricains laissant place aux états-uniens, et son restaurant local favori qui disparaît. A la place, il découvre un lieu inconnu, un fast food non sans rappeler une grande enseigne occidentale, qui ne fait plus de cuisine tr, augmente les prix et n'accepte ni cash ni ardoise. Le protagoniste est totalement déboussolé jusqu'à ce qu'un jeune lui propose de payer pour lui, en lui glissant une phrase simple mais lourde de sens : "seguimos aquí".

DeBÍ TirAR Más FOToS, en dehors de son message politique et générationnel, se révèle être un voyage spatio-temporel. Déjà, ses rythmiques dansantes font de l'album un hymne au soleil, du début à la fin, de la salsa à des ambiances club, quelque soit la saison, l'écoute est chaleureuse. D'un autre côté, si Bad Bunny nous transporte, c'est aussi dans le passé. Sur NUEVAYoL, on reconnaît un sample d'Un Verano en Nueva York, une chanson caribéenne populaire datant de 1975. C'est aussi le cas de VeLDÁ, qui reprend un titre des années 2000, No Voy a Esperar Por Ti en featuring avec Omar Courtz et Dei V, deux jeunes artistes portoricains qui réinterprètent le morceau.

L'œuvre a connu un impact culturel dès sa sortie, que ce soit auprès de la communauté caribéenne, ou plus largement de auditeurs des quatre coins du monde.



La sincérité et la nostalgie de l'artiste ont touché des pays entiers, comme avec la cover de l'album, deux chaises en plastique peu coûteuses et très répandues, qu'on retrouvait ainsi dans de nombreux foyers.

Cette cover et toutes les émotions que dépeint Benito Antonio, rendent le projet touchant, et font de DeBÍ TirAR Más FOToS un album intergénérationnel.

Nathan Greslon

TRADUCTIONS

1. J'aurais dû prendre plus de photos
2. Danse inoubliable
3. Non, je ne peux pas t'oublier
4. Nous sommes encore là
5. Je ne vais pas t'attendre

Vivre et oublier : une réflexion sur To the Moon

“La fin n’est pas plus importante que tous les moments qui y mènent.”

Si avant de mourir vous aviez la possibilité de modifier un souvenir, de réaliser un rêve, de changer les choses, le feriez-vous ?

To the Moon est un jeu vidéo sorti sur PC en 2011, écrit et développé par le compositeur et développeur Kan Gao. Avec un style graphique très simple aux airs de JRPG et une durée d’environ 4 heures 30, il tire toute sa force de son histoire aussi émouvante qu’impactante.

Vous incarnez les Dr Rosalene et Watts, employés à la Sigmund Corp, une industrie qui permet aux personnes sur leur lit de mort de réaliser artificiellement un souhait. Pour cela, les scientifiques s’introduisent virtuellement dans leur esprit et remontent le fil de leur vie à travers leurs souvenirs, pour ensuite les modifier et en changer la trajectoire. Dans To the Moon, vous explorez la mémoire du Johnny, un vieil homme ayant formulé le souhait d’aller sur la Lune sans qu’il sache expliquer pourquoi. En partant de son dernier souvenir, vous remontez jusqu’à son enfance pour trouver la raison de ce rêve.

Je souhaite à tout le monde de vivre l’expérience de ce jeu comme je l’ai vécue, et de se laisser porter par son histoire et sa musique. Cet article ne vise pas à entrer dans les détails de la narration, que je vous laisse découvrir par vous-même, mais plutôt à évoquer les questions que To the Moon m’a posées. Malgré sa conclusion, il a laissé chez moi une sensation d’inachevé.

En remontant la mémoire de Johnny, c’est un sentiment à la fois doux et amer qui s’installe : celui de savoir comment tout cela va se terminer, peu importe que l’on modifie sa mémoire. “C’est comme regarder un train qui déraile”, selon les mots du Dr. Watts. Car si la personne meurt heureuse, la réalité reste inchangée. Ces nouveaux souvenirs sont construits de toutes pièces, et ne lui appartiennent pas. Alors quelle est la finalité de tous ces efforts ? Lui avons-nous vraiment

rendu service ?

En modifiant ses souvenirs nous lui avons permis de mourir sans regrets. Mais nous avons aussi effacé sa vie, et avec ça son identité. Ce sont nos souvenirs qui façonnent qui nous sommes, ils nous construisent. En réalisant le rêve de Johnny, et donc en altérant sa mémoire, cela ne revient-il pas à effacer la personne qu’il est ? Est-il vraiment juste de décider pour lui comment réécrire sa vie afin de l’amener sur la Lune, ou cela ne revient-il pas à jouer à Dieu ? Mais sur son lit de mort, est-ce vraiment une question importante ?

To the Moon n’apporte aucune réponse à ces questions. Plus intéressant encore, il ne les pose pas toujours. Vous vivez cette histoire à travers les yeux des employés de Sigmund Corp, qui sont là pour effectuer leur travail. A leurs yeux, Johnny est un patient comme un autre, un cas un peu compliqué à traiter. Peu importe ce qu’implique l’altération des souvenirs de leur client, celui-ci a signé un contrat qu’ils sont tenus d’honorer.

En réécrivant la mémoire de Johnny, les Dr Watts et Rosalene lui offrent une mort paisible, effaçant les moments difficiles. Seulement, aussi tragiques soient-ils, ils ont aussi mené à des moments de bonheur. Tous ces souvenirs, toutes ces expériences forment la vie de Johnny, qu’il le souhaite ou non. N’est-ce pas injuste, envers ses proches autant qu’envers soi-même, de vouloir changer ce qui a été ?

Et pourtant, si à la fin de ma vie on m’offrait cette opportunité, est-ce que je peux dire avec certitude que je la saisis pas ?

Joséphine Lloret



Ce mois-ci, sur cette page S3xozine, on vous parle de mal-être, de blocage et d'incompréhension. Ce mois-ci, on parle de dysphorie post-coïtale. Je laisse les chroniqueur·euse·s vous en parler à leur manière, et de mon côté, je me contenterai d'une explication plus rationnelle. Dans ce contexte, la dysphorie se manifeste après un rapport sexuel (qu'il se soit bien passé ou non) et provoque tristesse, irritabilité, anxiété, dégoût, peur ou une sensation de vide. Les causes peuvent être hormonales, psychologiques ou relationnelles. Ce phénomène, bien que reconnu, reste souvent passé sous silence, car difficile à comprendre.

Rejoignez-nous sur @S3xozine pour en apprendre plus !

CHRONIQUE

@lupa.rossa

« Je sens mon corps se vider et mon cerveau se remplir de choses diverses et incompréhensibles. Elles enserrant tout mon corps et provoquent une cacophonie de pensées angoissantes en moi. Pourtant, il y a un instant, mon corps exultait en un ultime soupir de jouissance. De cela, il ne me reste qu'un goût amer dans la bouche et une sensation assez dégueulasse. Oui c'est ça : du dégoût. J'ai envie de m'éloigner d'ellui encore allongé.e sur le matelas, je veux juste ne pas à avoir à le.a voir. Je vais m'isoler dans la salle de bain, je me débarbouille et me dis que je ne recommencerai plus jamais, comme après une grosse cuite. Plus jamais je ne veux baiser ! Plus jamais je ne veux entendre parler de sexe !

Il le frappe doucement à la porte et me demande ce qu'il y a. Je suis incapable de lui répondre, parce que même moi je ne le sais pas, je me sens triste, inutile, angoissé.e, vidé.e.

Non, je ne veux pas qu'on en parle car j'en suis incapable, je veux juste qu'il s'en aille, au moins le temps que ça passe. Je ne veux pas qu'on se touche, je ne veux pas qu'on s'embrasse, tout contact physique m'écoeure. J'aimerais pouvoir lui expliquer que ce n'est pas de sa faute, mais que si je savais comment bien sûr que j'aimerais faire autrement, que ce n'est pas ellui qui me dégoûte, que je le.a désire et que c'est justement pour ça que je voudrais disparaître là tout de suite.

Je n'ai pas envie de le.a blesser, de faire ce que j'ai fait mille fois avec d'autres, en me barrant presque immédiatement après avoir joui sans un mot, laissant très probablement l'image d'un.e conna.rd.sse sans aucune notion d'aftercare. Je le regrette, je ne voyais pas d'autres façon de faire....



@corbeausuave

Je l'entends me murmurer à la porte, « C'est pas grave tu sais, on n'est pas obligé.es d'en parler. On peut regarder un film si tu veux. Comme ça on peut être ensemble, sans forcément avoir à se coller. Tu veux ? »

Ce qui vient de vous être décrit est un épisode de dysphorie post-coïtale. C'est un phénomène bien plus courant qu'on ne veut le dire en raison du caractère tabou de la chose, et assez mal connu des psychologues. À tel point qu'on ne sait pas si ce phénomène est nouveau ou ancien. Avant tout ce n'est pas une honte. Ensuite, vous n'y êtes pour rien, ni vous qui en êtes sujet, ni vous, partenaires et victimes collatérales. Je n'aurai donc que peu de conseils à vous donner, sinon de la patience et de la bienveillance. Je conclurai en vous rappelant que le plus important est de prendre soin les uns des autres, et de prendre soin de vous.

Je vous embrasse (en Wifi), si fort.

L3XIQUE

@luis.illumi

Dysphorie post-coïtale :

Def :

- 1 - sentiment de vide abyssal ou de regret existentiel surgissant immédiatement après l'acte, dans les draps froissés, assaisonné de dégoût pour soi, pour l'autre ou même pour la vie en général.
- 2 - Ce moment où t'as l'impression que même Netflix te juge pendant que tu cherches un truc à regarder pour oublier.
- 3 - la gueule de bois after s3x, mais ici y'a pas d'alcool que du s3x, avec un doux mélange amer entre regrets, vide existentiel, et angoisses
- 4 - quand le cerveau rallume la lumière après une séance de DJ set de la part des hormones (SPOILER : la playlist était nulle.)

Syn : l'orgasme du regret, Netflix and «Guilt»

Ant : le glow post-sexe, le standing ovation des draps, le 2ème round.

ASK ?!

1 : Après un rapport je suis plutôt :

- ☐ J'ai besoin de temps seul.e
- ☐ J'ai besoin d'aftercare
- ☐ Je sais pas trop mes besoins

2 : Mon aftercare language :

- ☐ Les calins, papouilles, bisous
- ☐ Activité genre livre, film, jeu
- ☐ Manger, la base
- ☐ Discuter !

3 : Si je me sens mal après l'acte ça ressemble à :

- ☐ De l'anxiété, irritabilité
- ☐ De la tristesse, un mal-être
- ☐ Du dégoût profond
- ☐ Du vide total en moi



Le biopic : entre controverses et admirations

L'humain a besoin de figures inspirantes auxquelles s'identifier : artistes, politiciens, scientifiques. Elles nous permettent d'éveiller notre savoir, notre curiosité, notre imagination. Le genre cinématographique du biopic répond à cette envie, en racontant le parcours de vie, sous forme romancée, de personnalités publiques. Mais à quel point ces histoires sont-elles réelles ? Qui est assez légitime pour raconter une histoire qui n'est pas la sienne ? Comment démêler le vrai du faux ? La fragilité des biopics se trouve souvent au sein de ces interrogations.

« Traduire, c'est trahir » : la frontière floue entre fiction et histoire

Genre apparu dès la création du cinéma, le biopic a connu diverses évolutions dans le temps. Se basant tantôt sur un fait historique (la fin du nazisme dans *La Chute*, l'attentat déjoué à bord du Thalys en 2015 dans *Le 15h17 pour Paris*), tantôt sur une personnalité publique (*Ray*, *Ed Wood*), il est souvent synonyme de succès auprès du public. Moyen accessible et ludique de se cultiver, c'est un genre devenu omniprésent au sein du 7e art et de ses cérémonies de récompenses. Il est toutefois important de garder à l'esprit qu'un biopic n'est pas un documentaire, mais une catégorie de fiction avec une partie construite d'imaginaire. Certains réalisateurs ont pris ce paramètre au pied de la lettre, remodelant à leur bon vouloir des parcours de vie ayant existé. Ce biais du biopic pose donc moralement question : à quel point pouvons-nous rendre fiction l'histoire de quelqu'un ayant bel et bien vécu ? Le risque est de dénaturer l'histoire, jusqu'à l'embellir ou l'enlaidir.

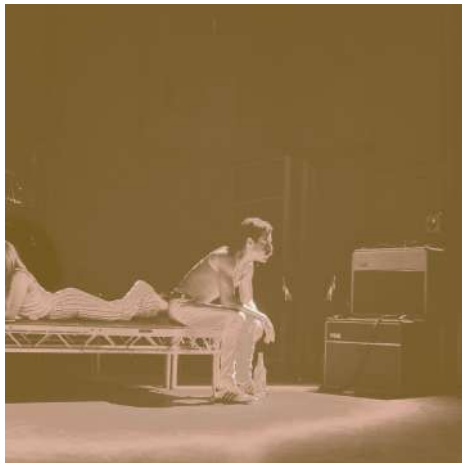
Ainsi, les récits sont dépeints de différentes manières. Quand *Elvis* (2022) de Baz Luhrmann raconte l'ascension et la chute d'Elvis Presley, certains passages de sa vie sont tus. Dans *Priscilla* (2023) de Sofia Coppola, les zones d'ombre sont exposées, en montrant un Elvis Presley rongé jusqu'à l'os par ses démons et son effroyable violence envers sa femme. En parlant d'une même histoire, mais en prenant un parti pris différent, les émotions et la vérité divergent. Ce cas de figure montre que toute histoire racontée est subjective et qu'elle peut être différente selon l'angle par lequel elle est abordée.



Entretenir le mythe, influencer la réalité

La phrase « No escape from reality » (pas d'échappatoire à la réalité), issue des paroles du titre légendaire *Bohemian Rhapsody* de Queen, résume bien l'accueil qui a été réservé au film éponyme. Grand succès, nommé pour l'Oscar du meilleur film en 2019, il a été vivement critiqué par les plus grands fans du groupe britannique qui reprochaient un embellissement trop important de l'histoire, frôlant le ridicule. Ce long-métrage est devenu une référence par sa diffusion mondiale pour les générations n'ayant pas vécu ce phénomène musical, et ce, malgré une histoire recousue, raccourcie, survolée. Cette démarche s'inscrit dans un projet résolument mercantile, pour lequel *Bohemian Rhapsody* se doit de développer un récit aseptisé et accessible à tous. Ainsi, l'homosexualité de Freddie Mercury est très timidement représentée et la chronologie des événements est arrangée, voire erronée.

Si la performance du groupe au Live Aid (qui a lieu avant que Mercury ne parle de sa séropositivité aux autres membres du groupe et non pas après, comme le film le raconte) est une reproduction quasi-parfaite du concert, tous les autres événements qui ont mené à ce show historique ont été retouchés. Une réécriture de l'histoire expliquée par la supervision de deux membres du groupe tout au long du projet. Qui n'aimerait pas entretenir le mythe et faire rêver le public, quitte à changer ou édulcorer la réalité ? Ce n'est plus un secret aujourd'hui : les biopics sont très souvent influencés par l'entourage ou décriés par ces derniers. Ces récits n'échappent jamais à la question de la subjectivité.

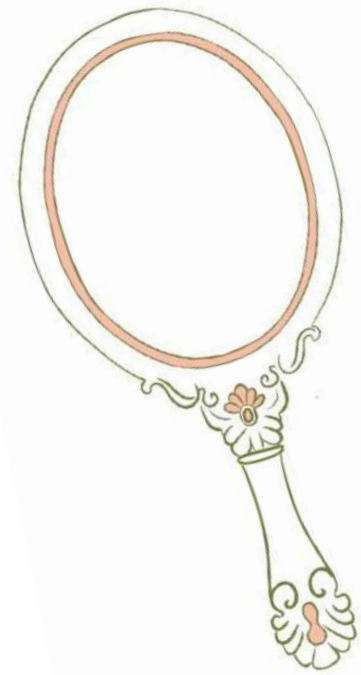


Le rôle des proches : entre vérités et mensonges

Le charme des biopics réside, en partie, dans le dévoilement de l'envers du décor. Les personnalités publiques sont sources de questionnements et de fantasmes. Qui sont-elles à l'abri des regards ? La vérité des faits projetés n'est pas toujours garantie. Si une grande partie des spectateurs ne sont pas particulièrement dérangés par cette réalité modifiée (ou au courant de ces altérations), car le biopic reste une fiction, il arrive que les proches des personnalités ne soient pas en accord avec la démarche. Ils peuvent même être exclus du processus créatif. Cela a été le cas de la famille de Florence Arthaud, navigatrice décédée d'un accident d'hélicoptère en 2015 et « héroïne » du biopic *Flo* de Géraldine Danon. Ce film, inspiré du livre *La Mer et au-delà*

de Yann Queffélec, sorti en 2020, a été décrié par la famille de la navigatrice, qui s'est par la suite lancée dans un combat judiciaire afin d'empêcher sa sortie. Bien que le film soit l'œuvre d'une personne qui se revendique comme étant une amie proche de Florence Arthaud, la famille a désapprouvé la manière dont la navigatrice était représentée. Plus que jamais, la notion de subjectivité, voire de tromperie, prend ici sens. Pourtant, bien que son approche soit moralement discutable, Danon est dans son bon droit selon la Justice : en achetant les droits du livre de Queffélec, elle peut réaliser son film biographique sans l'accord de la famille. Cette dernière s'est plainte d'un « scénario immonde », qui montre des faits dramatisés, une femme sombre et un alcoolisme important. Mais le film est bel et bien sorti, et son autrice l'affirme : « c'est un point de vue sur Florence que j'ai bien connue. » Mais comment s'intéresser à un parcours de vie en ne se basant que sur une seule vision ?

À l'inverse, l'entourage des personnalités publiques peut posséder le pouvoir d'enjoliver la vérité et de tourner l'histoire en leur faveur. En gommant certaines aspérités et en y mettant les moyens financiers, l'histoire présentée aux spectateurs peut s'avérer tout à fait différente. C'est notamment le cas de *Bob Marley : One Love* (2024) de Reinaldo Marcus Green. Validé par la mère et la sœur du chanteur, ce biopic, impersonnel et lisse, tend vers l'embellissement de l'histoire. *One Love* oublie étonnamment de mentionner les onze enfants (à minima) de Bob Marley, nés de huit femmes différentes... hormis Ziggy Marley, le coproducteur du film. Autre exemple avec le film *Back to Black* (2024) de Sam Taylor-Johnson, centré sur la carrière musicale (et surtout sentimentale) d'Amy Winehouse. La chanteuse avait des relations tumultueuses avec son père Mitch qui l'a toujours poussée à poursuivre sa carrière malgré ses problèmes de santé physique et mentale. *Back to Black* expose pourtant la figure du père comme celle d'un bienfaiteur, au côté d'une Amy naïve, presque « soumise »,



présentée comme la principale responsable de sa propre chute. La réalité est bien différente. Mitch et Blake Fielder-Civil, son compagnon de l'époque, ont une part importante dans la descente aux enfers de l'artiste, comme l'illustre l'incroyable documentaire *Amy* (2015) d'Asif Kapadia. Même si les films documentaires n'échappent pas, eux aussi, aux mêmes problématiques. Les biopics sont trop souvent la reproduction sans caractère d'une page Wikipédia, le remodelage cupide de la vie d'une personnalité. Peu d'entre eux possèdent une vraie identité artistique et osent délivrer un point de vue contrasté sur leur sujet. La plupart des réalisateurs sont fascinés par la légende et peinent à égratigner son image. Ils peuvent être des réalisateurs de studio répondant à une demande d'un commanditaire, se contentant de filmer ce qui est dicté. Quelques uns tentent d'imposer leurs visions, comme le film *Cloclo* (2012), quitte à sortir du consensus. S'ils sont trop rares, dans une industrie où la célébrité est un produit, ce sont bien les plus captivants et stimulants.



Emma Bonnefont
et Léopold Frouin



Gémeaux
L'Artiste Caméléon

Cette semaine, ton esprit est une playlist en shuffle. Explore des styles artistiques que tu ignores : lis une BD underground, écoute un album d'un genre inconnu, regarde un film expérimental.

Mantra : "*L'art n'a pas de barrières, seulement des portes à ouvrir.*"



Cancer
L'Âme poétique

Ton imaginaire est en fusion, et ton besoin d'introspection est puissant. Écris un poème, compose une chanson, peins un souvenir. Creuse dans tes émotions et laisse-les s'exprimer sans filtre.

Mission : Inscris-toi à un open mic, ou récite un texte à un ami.



Lion
La Star Créative

Cette semaine, ton charisme est à son zénith. Utilise-le pour créer une performance : slam, danse, happening... Montre ton art et n'aie pas peur du regard des autres.

Conseil : Filme-toi en train d'improviser une scène de film dramatique.



Vierge
Le perfectionniste inspiré

Détache-toi des détails et ose la spontanéité. Le lâcher-prise créatif est ta quête.

Défi : Prends un carnet et dessine sans lever le crayon pendant 5 minutes. .

Analyse le résultat : ce qui est brut est parfois plus authentique



Taureau
Le Créateur Sensuel

Le tactile et le sensoriel guident ton inspiration. Travaille avec des matériaux qui font appel à tes sens : argile, tissu, collages... Ose le contact direct avec la matière.

Mission : Réalise une œuvre en utilisant uniquement des objets trouvés autour de toi.



Sagittaire
Le voyageur inspiré

Cette semaine, le mouvement nourrit ton inspiration. Change de décor, même temporairement : dessine dans un café, fais un shooting photo dans un lieu insolite, improvise un poème dans la rue.

Défi : Trouve un objet au hasard et invente son histoire.



Capricorne
L'Architecte de l'Imaginaire

Tu as tendance à structurer, planifier... Cette semaine, expérimente le lâcher-prise. Peins avec tes doigts, écris sans te relire, laisse-toi surprendre par le hasard.

Conseil : Fais une œuvre en 10 minutes chrono, sans correction possible.



Verseau
L'Avant-Gardiste

Tu es un pionnier de l'art alternatif, alors ose encore plus. Expérimente une fusion artistique improbable (graff + poésie, danse + sculpture ?).

Mission : Imagine un concept de performance que personne n'a jamais vu.

Bélier (21 mars - 19 avril)
- L'Explosif Visionnaire

Cette semaine, une énergie brute vibre en toi. Exploite-la en testant une technique artistique que tu n'as jamais osé essayer. Peinture au couteau ? Impro musicale ? Peu importe, fonce et ne regarde pas en arrière.

Mantra : *«Le chaos est la mère de l'art.»*

Zodiaque inspiré



Balance
L'Esthète Rebelle

L'harmonie est ton credo, mais cette semaine, brise les codes. Explore l'absurde, le kitsch, le punk. Fait un collage surréaliste ou détourne une œuvre classique.

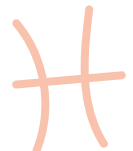
Mantra : *«La beauté est subjective, mais l'audace est universelle.»*



Scorpion
L'artiste Mystique

Les symboles et les mystères t'inspirent. Plonge dans l'art occulte, les rituels créatifs, la signification cachée des images.

Mission : Écris un texte automatique en fermant les yeux et découvre ce que ton inconscient veut te dire.



Poisson
Le rêveur inspiré

Ton monde intérieur déborde d'images et d'émotions. Cette semaine, transforme tes rêves en art : peins un songe, compose un morceau basé sur une sensation.

Défi : Note tes rêves pendant 3 jours et crée une œuvre à partir d'eux.

Tack

La mémoire

